



**Commémoration
des événements de Penguérec**

Samedi 7 août 2021
11 heures

Discours de Monsieur Stéphane Roudaut

Maire de Gouesnou
Premier vice-président de Brest métropole
Conseiller régional de Bretagne

Seul le prononcé fait foi.

Madame la Sénatrice,
Mesdames, Messieurs les Élus,
Mesdames et Messieurs des services de l'État, de la Gendarmerie, de la Marine
nationale,
Mesdames et Messieurs responsables et membres des associations patriotiques et
du devoir de mémoire,
Mesdames et Messieurs, parents et proches des disparus,
Chers Gouesnousiens,

* * *

Ils étaient quarante-deux, en ce matin d'été. Quarante-deux, sur le seuil de la maison, à contempler le clair et l'aube. La terre et l'outil. – Oui, encore une chaude journée ! – C'est sûr, la brume va se dissiper ! Avant d'aller au champ et de nourrir les bêtes, avant de retrouver l'âtre, la chaleur familiale et la tiédeur du bol de lait.

La veille, pourtant, après la messe, vous aviez tous bien ri, à cette table du dimanche et de famille. Retrouvailles dominicales faites de bonheurs simples, où l'ancien raconte ses histoires. La grand-mère, sa fille et la petite cuisinent ce plat un peu salé, mais bel héritage.

Alors, seulement, et seulement après, on sort les cartes, les dominos et les enfants partent courir les champs ou taquiner le chat. On n'ose pas chanter, mais l'envie est là tout autant que l'Allemand. Alors tout bas on cause de la Grande Guerre, on maudit le casque et plus encore sa pointe.

Ici, on se lève fatigué et on se couche à la lune. On est harassé de travail mais heureux et fier. Oui, fier de ce visage buriné de soleil, du travail des champs, noble de ces mains calleuses, de ces mains de terre, de labour, de fauche et de semences ; et fier et heureux, immensément, d'être à soi-même, à sa famille, à son village.

Ici on vit avec l'autre et dans l'entraide : *Unan e skoulm ar garantez*, unis dans le nœud de l'amitié pour ne faire qu'un.

Ici, on file l'Occupation avec la mort dans l'âme. Sans l'accepter, on s'accommode d'une présence qui reste dure sans être odieuse.

Ici sont et vivent les quarante-deux ! Et nul ne sait ni ne se doute que bientôt il faudra mourir ?

Parce que l'immonde bête est là, rampante, comme à Tulle, à Oradour-sur-Glane, à Maillé, comme dans la Vallée de la Saulx, comme à Ascq, à Chasselay, au mont Mouchet, à Vassieux-en-Vercors, dans la grotte de la Luire, à Bron, à Buchères, comme à Saint-Genis-Laval, à Savigny-en-Septaine, comme à Guipavas et Lormeau à Plabennec, comme à Saint-Pol-de-Léon et comme dans de trop nombreux villes et villages de France et d'Europe, des enfants, des femmes et des hommes ont été rassemblés. Rassemblés puis massacrés.

Pour celui qui domine, pour le bourreau, « l'odeur de la poudre (y) prend un arrière-goût de miel et d'anis. (*) » Pour lui, le sang est le plus beau des théâtres, il le fascine, il l'aspire.

Selon sa nature, le régime nazi s'est forgé à l'ombre de la Grande Guerre, de l'humiliation vécue alors, et d'une supériorité supposée. La haine y devient fondement. Celle-là même qui, venue du fond des âges, sourde à toute sensation veut vaincre et détruire, épurer pour grandifier.

Hier progrès, l'intelligence humaine se fait alors calcul, méthode et papier. D'un seul trait, on rature les droits humains et rejette les Lumières, la paix, les traités.

On théorise le long nez. Là les Noirs et les Latins, ici les Juifs et les Tsiganes. La vie humaine n'est qu'inventaire, chiffres ; une idée de compte pour cols blancs. Pour eux, la chair est un cahier ; la poudre est une mention ; les visages, des croix et des bâtons. L'arithmétique broie les quarante-deux.

L'horreur s'érige en génie. On ne soigne plus, on ne répare plus. Les machines servent, non pas à tuer, mais à faire mourir. On les invente, on les innove. Si elles se grippent, on les améliore. Le fer aiguisé d'hier laisse place aux gaz, aux poisons, aux douches à cracher, à cette chambre à tuer qui n'est assurément pas un détail de l'histoire mais un vomissement de haine et de honte.

Toute une science de la mort vient de naître. Non, ce n'est pas une naissance, c'est une résurrection. C'est très ancien, et c'est très humain.

S'il faut penser, s'il faut planifier, il faut aussi exécuter. S'il faut des chefs, il faut aussi des crédules et des troufions. Les précepteurs restent au-dessus. Point de bassesse. Et lorsque survient la proie, ils la désignent et la marquent d'un signe ou d'une étoile. Tue ! Tue !

Prêts à obéir, à ras bord d'illusoires certitudes, ces jeunes hitlériens, petits soldats, fondus au plomb de leurs croyances, avec leur morve au nez, sont prêts à tous les sacrifices. Jetés là au hasard, abandonnés et ballottés par l'Histoire en crue qui, au final, ne retiendra d'eux que cendres et désespoir. Et avec eux les pleurs et les cris de Penguérec.

Parce qu'alors, l'Allemand qui, hier encore, venait à la ferme chercher des œufs et du lait, sans effort tire. Feu ! Il dégoupille, sur ordre, il tire et pousse et bascule les vies ailleurs.

C'est absurde, c'est odieux, de rompre cette vie nourrie à l'espérance, ce corps qui avait mis tant de temps à croître, à grandir mais qui pour certains n'avait pas vingt ans. Marie Kerboul venait d'en avoir seize, Paul Tréguer dix-sept, René Ségalen dix-neuf.

Tous, jeunes, vieux, femmes et hommes, tous, tous entendent alors incrédules l'ordre donné. Tous se crispent, et dans un dernier souffle se sentent vieux, horriblement vieux devant la mort qui les fige.

Chacun tombe et, dans un sursaut, ultime lumière, se souvient de sa famille, des joies, des rires. Et puis les silhouettes des arbres alentour se font plus floues et se confondent aux visages. Le froid aspire et immerge. On crie quelque chose au loin. Mais rien, rien, il n'y a plus de place, plus de goût, plus de lumière, plus rien.

Quarante-deux. Tous à s'éteindre. Quarante-deux, et l'astre plonge tout au loin, tout là-bas en un feu rouge sang, derrière cette même rangée d'arbres. Quarante-deux. Ils ne sont plus. Ils n'entendent plus les cris, les pleurs, la rage des leurs.

Cette rage d'abord de ne pouvoir les récupérer et de les savoir là, leurs dépouilles entassées, sur un tas de fumier. Sans sépultures, un charnier, dira sœur Paul.

Oui, combien de fois l'Histoire revient-elle. Elle suit un fil, pour toujours finir dans le même lit, à réchauffer les mêmes draps, à nourrir ces mêmes mâchoires, cette même volonté de puissance, cette même bête qui s'incarne dans cette Seconde Guerre mondiale.

S'abat sur Gouesnou un silence sombre, froid. Laid. Puis il y eut la peur. Une peur à frapper, sèche et droite. Celle de la perte, irrémédiable. Puis une peur pour soi, pour ses enfants. En plein mois d'août, vint l'irréel, l'absence et la froideur. Puis vient le deuil. De son âme dévouée et pieuse, Gouesnou va pleurer et va prier.

J'ai coutume de le dire, chaque vie qui part est un simple pli, un coin, une légère convulsion du monde. Et vieux, jeune, c'est à chaque fois un souffle, un dernier sursaut, suivi d'un froid immense. C'est l'eau qui passe. Et rien ne se rattrape. Pour le monde, c'est anodin, pour soi, pour chacun, pour celui qui part ou celui qui reste, cela broie.

Soixante-dix-sept ans. Soixante-dix-sept ans à nous retrouver ici, année après année, au pied de ce monument et de ce corps de ferme. Avec vous, familles et survivants, car nous savons ce qu'il vous en a coûté et que vous donneriez une vie, vendriez votre âme pour dire et redire à vos mères, à vos parents, à ce frère, à l'ami, combien ils comptaient pour vous.

Et la petite fille d'alors, et depuis, et encore, et pour le reste de ses jours, elle sent la main de son père, là caressante, là posée dans ses cheveux pour la laisser partir. Papa.

Et le petit garçon qu'il était, et c'est sûr, jusqu'au seuil de l'autre vie, il l'entend s'approcher de son lit, maman. Il sent le souffle de sa mère, de son baiser se poser sur sa joue, imperceptiblement, amoureuxment, là, juste avant qu'elle ne parte. Maman.

On devrait vivre vraiment, sans laisser la sépia de nos photos de famille sagement posées sur le buffet nous tarauder et nous rendre perclus de regrets.

On devrait vivre vraiment. On devrait vivre et nommer. C'est ça !

On devrait ouvrir nos fenêtres plus souvent et respirer le monde. On devrait, lorsque le cœur nous soulève, lorsque les jours nous enveniment, cracher le goût du poison. On devrait nommer les choses à nos têtes blondes, nos enfants.

On devrait toujours, dans les moments de doute, y revenir, à vénérer les morts et chérir les vivants. On devrait ouvrir nos mémoires, vider ses tiroirs, jeter les décrets, les lois, les conventions pour dire, pour rappeler, pour enseigner vraiment.

On devrait nous dévêtir plus souvent, et autant que nécessaire, de cette robe de pudeur, brûler cette timidité qui nous empêche de dire et surtout de nommer.

Grand-père, grand-mère, papa, maman, chéri, mon enfant, ami, m'entendez-vous ?

On devrait se parler. On devrait se le dire, avec Éluard :

« (...) Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté. »

Ils étaient quarante-deux et pour eux nous sommes depuis des milliers.

* * *

(* Éric Vuillard, *La bataille d'Occident*, Actes Sud, 2012)